

Malaise dans la culture

Étienne Beaulieu

Numéro 219, mars-avril 2008

Les médias pensent-ils?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, É. (2008). Malaise dans la culture. *Spirale*, (219), 18–19.

Malaise dans la culture

par **ÉTIENNE BEAULIEU**

La question des médias est aujourd'hui en passe de devenir elle-même médiatique, à l'heure où le fossé se creuse toujours plus entre culture savante et culture populaire et où il devient de bon ton dans les milieux intellectuels de fustiger les médias ou de décrier, sans doute avec raison, la peau de chagrin qu'est devenue dans l'espace public l'actualité de la pensée littéraire, artistique et philosophique. Je voudrais seulement dire ici que ce défi médiatique est un piège pour les intellectuels, forcés de tomber dans une forme ou une autre de prêt-à-penser : ou bien dénoncer les médias et conforter les préjugés intellectuels sur l'univers médiatique, ou alors jouer le jeu médiatique et se faire conspuer des deux côtés, comme intellectuel dans les médias et comme personnalité médiatique dans le champ universitaire.

Quoi de plus pauvre intellectuellement que cette séparation des élites et du populaire (l'université contre la télé, les revues contre la radio, les intellectuels contre les médias), qui est l'un des drames les plus ignorés de la culture de notre temps et sur lequel certains politiques tentent de se faire du capital symbolique en jouant le peuple contre les élites de la métropole ? La réaction intellectuelle qui consisterait à répondre par une critique inverse à la sommation médiatique est une autre manière de jouer le même jeu. Je ne peux dissimuler ainsi le malaise que me cause la question liminaire de ce dossier (« Les médias pensent-ils ? »), qui, nonobstant sa valeur sagement provocatrice (que je salue au passage), peut se lire néanmoins comme s'il y avait d'un côté les médias et de l'autre la pensée, dans une dichotomie reconduisant les préjugés rousseauistes d'une pensée indépendante de sa diffusion (ce que le dossier cherche fort heureusement à nuancer). Il faut se rendre à l'évidence voulant que si l'état de pure nature est une fiction philosophique, celle d'une pensée non médiatique serait une fable également impossible à situer dans l'histoire. Comme le souligne avec une documentation convaincante Jean-

Patrice Duhamel, **Comment bricoler votre ruine A+B**, (2004), 19 min., monobande vidéo. Photo : courtoisie de l'artiste



Noël Jeanneney dans *Une histoire des médias, des origines à nos jours* (Seuil, 2001), il n'y a pas à ce jour d'époque connue où le contrôle des signes et de l'information n'ait pas constitué l'enjeu d'un pouvoir considérable pratiquement équivalent sinon supérieur au pouvoir lui-même. Si l'on découvre aujourd'hui l'importance de la puissance médiatique, cette dernière nous informe cependant depuis la pratique de toute forme de communication.

La question d'importance ne serait donc pas : « les médias pensent-ils », mais plutôt : « sommes-nous pensés par les médias ? », puisque en prenant parti contre cette dimension parfaitement légitime de la pensée, nous tombons dans le piège de nous croire non médiatiques. Critiquant les médias, nous sommes plus médiatiques encore, c'est-à-dire plus déterminés que jamais par leur puissance. La pensée ne peut en effet éviter de s'actualiser par différentes médiations et prothèses qui sont autant de traces qu'archive l'histoire et qui situent une pensée dans son époque, au sein de ses réseaux d'émergence et dans le tissu des problèmes partagés et rejetés qui forment une norme et ses marges. De ce point de vue, l'université est un média, les revues à petit tirage aussi, de même que les pamphlets, les tracts et autres *flyers*. Ces moyens d'actualisation de la pensée ne sont pas moins des « médias » que les autres, ils sont simplement moins « médiatiques », au sens où ils seraient moins populaires, c'est-à-dire quantitativement moins diffusés, mais qualitativement tout autant pris dans le jeu de l'expression culturelle de la pensée. C'est ici toutefois que les choses se corsent.

À notre époque hypermédiatique qui, à l'inverse, fait illusion en laissant croire à la possibilité d'une sphère médiatique dépourvue de pensée entendue au sens de « haute culture », la question médiatique elle-même devient problématique. Mais ce problème, quand il est posé, l'est souvent trop rapidement et trop mal, dans une envolée bien-pensante qui conforte toutes les positions et rend la question d'autant plus urgente à penser hors des clivages entre pensée et média. Dans cette guerre de tranchée, chaque clan se réfugie dans son argumentaire sans qu'aucun pont puisse s'établir durablement. Deux formes de bonne conscience s'affrontent et se regardent en chiens de faïence, quand elles ne se lancent pas à la tête des poursuites judiciaires — comme dans le cas de l'ex-directrice de France Culture, Laure Adler, dont la poursuite en appel contre un membre du RACCCF (Rassemblement des Auditeurs Contre la Casse de France Culture) est toujours en attente de verdict : le procès porte sur une caricature représentant l'ex-directrice en tenue affriolante avec pour légende la mention « *Vivre et penser comme des porcs* ». Il y a d'un côté les tenants de la modernisation intellectuelle qui croient bien faire en donnant une visibilité plus grande aux chaînes publiques traditionnellement dévouées à la culture en diluant les contenus afin de les rendre davantage accessibles au plus grand nombre (on reconnaît aisément, en contexte québécois, Sylvain Lafrance, dont le passage à Radio-Canada signe la transformation de la Chaîne culturelle en Espace musique). De l'autre côté se reconnaissent les partisans d'une information culturelle érudite qui souhaitent ne faire aucune concession à la culture *people* de plus en plus envahissante, tant sur les fréquences privées que publiques.

Ce dialogue de sourds a néanmoins un vainqueur sans appel : il faut admettre en toute bonne foi (la difficulté est de rester de bonne foi dans ce débat où tant de mauvaise foi est à l'œuvre) que les diffuseurs publics ont aujourd'hui pratiquement évincé de tous les postes importants les tenants d'une culture dite d'élite. Au-delà d'une guerre de personnalités, se confrontent ici des visions profondément divergentes de l'univers médiatique. Dans ce combat inégal, c'est Goliath qui écrase David sans coup férir, et les perdants « élitistes » se voient en conséquence obligés de se replier sur une stratégie de réinvention de médias moins traditionnels : c'est ce qui se produit au Québec avec Radio Spirale, mais aussi en Angleterre avec BBC4 [www.bbc.co.uk/radio4] qui résiste tant bien que mal en inscrivant, année après année, son programme sous le signe de l'*Intelligent Speech*. Plus inquiétant, ce combat se déroule aussi en France à partir du « *virage vers l'insignifiance* »¹ de France Culture amorcé et presque complété maintenant depuis plus d'une dizaine d'années. Vue de loin, France Culture semble encore un modèle de diffusion de la pensée, surtout pour un auditeur qui capte les émissions sur Internet. Mais de

l'intérieur, le constat est accablant : la tradition du montage radiophonique commencé dès l'après-guerre (qui avait permis par exemple à un Gide, incapable de répondre convenablement à des questions d'entrevue toutes simples, de parler très distinctement à ses lecteurs), a fait place (sous Laure Adler 1999-2005) à l'idéologie du tout direct, qui diminue par dix le temps de préparation des émissions, ce qui mène inévitablement à une dilution considérable des contenus sous prétexte de se rapprocher des auditeurs. La place prépondérante des émissions *people* (notamment en ce qui concerne les émissions d'information, celles du matin et celles des heures de grande écoute) efface peu à peu la spécificité de France Culture qui devient, comme le veut le slogan, « *une station comme les autres* ». Seule signe de résistance à l'horizon : la création de quelques Web radio comme *Canal Académie* [www.canalacademie.com] où l'on ne réinvente rien, mais où s'affirment au moins des contenus intellectuels dans un espace public.

Ces nouveaux canaux électroniques de la pensée sont-ils une réponse suffisante ? Je ne le crois pas, même s'ils sont absolument nécessaires. Le danger de ce type de moyen de diffusion est de continuer à penser en circuit fermé — disons que cette pratique exige à tout le moins une vigilance accrue pour ne pas s'assoupir dans le confort de la spécialisation des médias qui guette notre monde contemporain, hanté par le fantôme d'une culture générale allant s'évanouissant. De manière plus urgente, il me semble qu'il est grand temps pour le milieu intellectuel de cesser son réflexe de survie qui lui fait critiquer les médias sans essayer de jouer le jeu d'une pensée médiatique. Il est trop facile et surtout dangereux à long terme de rester sur son quant-à-soi ou dans ses réseaux déjà balisés et de laisser se poursuivre le saccage d'un héritage médiatique qu'il faut dorénavant apprendre à penser comme nôtre et comme entièrement dépendant de notre responsabilité, quand bien même serait-il pour le moment encore dirigé par des incompetents culturels. Faire nôtre la déchéance culturelle que nous voyons poindre, tel me paraît être la première lueur d'une reconnaissance juste de la situation. Voilà qui redonne une actualité inattendue au thème marxien de la réappropriation des moyens de production, qui est à mon avis le programme culturel à suivre dans les années à venir. ●

1. Patrick Broguière, *France culture. La destruction programmée d'une université populaire*, Paris, Delga, 2007.